

Évelyne WILWERTH



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Micle JOIRET

1997

L'œuvre d'Évelyne Wilwerth ne se prête guère aux filiations, aux inféodations de toutes sortes, à la logique d'une mode ou à la parenté d'une écriture. C'est que sa production littéraire est avant tout l'expression sensible d'une artiste qui, par définition, échappe aux clivages et aux appropriations catégorielles. L'écrivain «échappe», multiplie les fausses pistes tout en affichant, dans sa production, une incontestable cohérence. C'est toutefois dans la diversité des genres qu'Évelyne Wilwerth assoit son espace de liberté.

Plasticienne et poète, auteur dramatique, essayiste, nouvelliste et, récemment, romancière, l'écrivain multiplie les démarches de création comme autant d'expériences sensibles déterminantes. Spécialisée dans l'écriture pour enfants, elle «grandit» dans l'écriture pour adultes avec les contradictions, les paradoxes, les colères et les tendresses, la douceur et la cruauté spécifiques de l'enfance. La magie des origines alimente son œuvre sans altérer pour autant l'intensité ou la gravité du propos.

Évelyne Wilwerth vit méthodiquement et douloureusement l'antinomie des mondes que tout oppose et que tout rassemble dans une inévitable

confrontation. Entre l'enfant et l'adulte, il y a tout un choc dichotomique (lumière – obscurité, pureté – perversion, sensibilité – indifférence, etc...), mais la complexité des âmes est telle que l'enfant et l'adulte se retrouvent quelquefois dans une seule et même personne. Évelyne Wilwerth sait donc que l'opposition des contraires commence dans son propre discours et que les contradictions d'un être en font aussi sa richesse et sa valeur personnelle. Mais le combat d'Évelyne Wilwerth est aussi celui d'une sensibilité féminine révoltée par le silence qui parfois s'installe autour des artistes et des femmes de talent, choquée par le peu d'égard que l'on réserve aux créateurs, outrée par l'oppression de «l'éducation» sur la sensibilité enfantine, attristée par le statut réducteur que certains réservent aux animaux, bouleversée par les multiples agressions dont la nature est victime...

Pour affirmer tout cela, la femme trouve les mots justes et opte pour la diction claire et ferme; l'artiste, quant à elle, fouille méthodiquement dans son imaginaire pour en ramener les symboles, les couleurs et les formes et elle en assure les métamorphoses par le pouvoir de l'écriture. Marginale à bien des égards (la vérité ne l'est-elle pas?), Évelyne Wilwerth aiguisée, aux réalités du moment, son métier d'écrivain et se meut avec une réelle aisance, dans la joute dialectique, le débat, ou toute

forme d'échange. Animatrice éclairée, elle entre sans effort dans l'imaginaire des enfants et, tout en recueillant le suc de leur créativité, mesure sans complaisance l'authenticité de la sienne autant que son pouvoir de ressourcement.

***Canal océan*, son premier roman, est véritablement le front de tous ses affrontements et de toutes ses contradictions. Le récit, qui est celui d'une agonie, est peut-être le plus vivant de tous, celui où les *Histoires très fausses*, arrivent cette fois à maturité et où l'adulte et l'enfant dialoguent enfin avec les mots de l'intérieur. Oeuvre virevoltante où douceur et cruauté font le lit du quotidien, *Canal océan* a pris le temps de se trouver un lexique pour mener une intrigue. Un roman où, comme chez Boris Vian, le réel transfiguré est encore plus authentique sous le manteau de la métaphore.**

Biographie

Une enfance spadoise

Évelyne Wilwerth évoque volontiers le charme, sinon la magie, d'une enfance particulièrement heureuse, dans le pays d'Ardenne où elle aime à se replonger quand la vie citadine altère sa paix intérieure. Née en 1947 à Spa, dans une villa 1900, entourée d'un grand jardin, cette fille d'un percepteur des postes passe avec allégresse le plus clair de son temps, dans de grands espaces où sa jeunesse s'ébouriffe, de la balançoire au trapèze aux anneaux. Au rythme des mutations et des promotions paternelles, sa famille s'établit successivement à Spa, à Stavelot, à Virton et à Nivelles.

Le plaisir de vivre et la détermination d'être

Insouciante et grave à la fois, la jeune fille réalise insensiblement que l'écriture est l'édifice même de sa personnalité et que la vérité, «sa» vérité, lui commande de répondre aux sollicitations secrètes de l'imaginaire. Après des études à l'université de Louvain (Leuven), où elle obtient le diplôme de licenciée-agrégée en philologie romane. Évelyne Wilwerth enseigne le français pendant neuf ans dans les classes secondaires et supérieures. Malgré d'évidentes dispositions pour un métier qui affûte sa connaissance des jeunes et développe en même temps ses aptitudes à l'animation, la jeune femme s'interroge bientôt sur la signification de ses choix autant que sur l'adéquation entre ses tâches d'enseignante et l'appel de l'écriture.

Le temps du refus et de la bohème

En 1977, Évelyne Wilwerth décide de prendre un congé de convenances personnelles pour évaluer, dans la sérénité, le sens et la portée de la décision imminente qui va donner à son existence une

orientation décisive. En 1979, après un long séjour à Paris, elle décide tout à la fois de renoncer à l'enseignement, de quitter la Belgique et de s'installer en Provence, avec le peintre Manu Van de Velde. Trois attitudes qui marquent, bien plus qu'une rupture avec le passé, la détermination de la jeune femme à se consacrer au métier d'écrivain. La bohème provençale (la vie des marchés, les conditions d'existence modestes, les revenus incertains), n'est-elle pas la plus claire des réponses à ses interrogations passées ?

Les impératifs de l'écriture

La création de la pièce *Hortense, ta pétillance*, est un incontestable succès. Jouée pendant douze ans, elle requiert aussi le retour d'Évelyne Wilwerth et de Manu Van de Velde à Bruxelles. Après avoir créé sa propre compagnie, la Compagnie La Ravigote, l'auteur d'Hortense est bien vite sollicitée par de nouveaux démons. L'écriture pour enfants, les pièces radiophoniques, la (re) découverte de l'animation, la poésie et l'immersion dans les milieux littéraires règlent désormais la vie et le temps d'une femme qui cherche à gérer, en véritable professionnelle, une activité d'éveil et de solitude.

La femme dans la société

Depuis longtemps, Évelyne Wilwerth est frappée et le plus souvent choquée par le peu d'égards réservé aux femmes dans l'univers des arts et de la littérature. Prisonnière de ses schémas réducteurs, la société occidentale ne s'est guère préoccupée des femmes, trop soucieuse, semble-t-il, de préserver les poncifs et les califes de l'hégémonie masculine. Il n'est donc pas étonnant de voir opter l'«écrivaine» pour la réhabilitation des femmes dans la littérature. *Visages de la littérature féminine* illustre une telle attitude. Cette commande émanant du groupe féministe «Changeons les livres», donne à Évelyne Wilwerth l'occasion d'exhumer des talents (ou de les préciser), qui ont été occultés par l'institution littéraire masculine ou par les clivages socio-politiques du passé. Dans la même foulée, elle fera ressurgir du naturalisme populaire, la figure

contrastée de Neel Doff, l'auteur de *Jours de famine et de détresse et de Keetje*.

Communication, présence et écriture pour enfants :

Évelyne Wilwerth partage désormais sa vie entre le silence et la solitude de l'écriture, et les actes de communication que lui inspirent son métier d'écrivain et son rôle d'animatrice. Spécialiste de formations ponctuelles basées sur la créativité, elle participe depuis 1992, à de nombreux congrès de littératures francophones (Strasbourg, Casablanca, Québec, Charleston, Toulouse). Tout en menant une importante activité de rédactrice aux éditions Averbode où elle multiplie les dossiers pour enfants (*Bonjour, Tremplin, Dauphin*), elle poursuit son itinéraire personnel et affûte son talent aux différents modes d'écriture. La mort de son père lui inspire un premier roman : *Canal océan* (février 1997), où elle révèle tout à la fois la superbe ambiguïté de l'écriture et la complexité des émotions. Traduite en néerlandais, en anglais, en allemand et en ukrainien, Évelyne Wilwerth est une personnalité kaléidoscopique et passionnée qui tire de ses multiples activités créatrices, une leçon d'être et un mode de vie dont le dynamisme (la «pétillance») assure la virevoltante trajectoire.

Bibliographie

Poésie :

- *La péniche-ferveur*, Paris, Chambelland, 1978.
- *Le cerfeuil émeraude*, Bruxelles, André De Rache, 1981.
- *Neiges de boules*, Amay, L'Arbre à Paroles, 1989.
- *Dessine-moi les quatre éléments*, Amay, L'Arbre à Paroles, 1993, en coll. Avec Manu Van de Velde.

Écriture pour enfants :

- *Noël D'Herminne*, Averbode, 1986.
- *Sac poubelle*, pièce de 15 minutes, publiée aux éditions Averbode, Tremplin, août 1989.
- *Des crapauds à la crème fraîche*, pièce de théâtre tout public, à partir de 8 ans; prix ex aequo du Ministre-Président de la Communauté Française, 1991.
- *L'été des pirates*, Averbode, 1991; en coll. Avec Lucie Spède.
- *Mannequin noir dans barque verte*, Montréal, Hurtubise, 1991.
- *Au château fort*, Averbode, 1993.
- *Valise d'amour*, Averbode, 1993.
- *Cloé chez les troglos*, Montréal, Trécarré, 1995.
- *Gaffigaffo*, série de saynètes et dialogues; publié aux éditions Averbode, Dauphin, entre 1986 et 1988.
- *Les zooms sur une île grecque*, roman pour enfants, Trécarré, Montréal, 1997.
- *Chocolat noir et blanc*, roman pour enfants, Trécarré, Montréal, 1998.
- *La veste noire*, récit, Hurtubise HMH, Montréal, 2001. Rééd. Clé International, Paris, 2005; coll. Découverte.
- *Le clochard au chat*, récit, Presses européennes, Averbode, 2001.

- *Abracadabramalfoutus*, pièce pour enfants, créé à l'AWIP, Charleroi, 2002.

Vacances dangereuses, Ed. Zwijsen-Infoboek, Meerhout, 2003.

Deux sorcières en pyjama, Éd. Zwijsen, Tilburg-Anvers, 2004.

16-1=14, roman, Ed. Memor, Bruxelles, 2005. Coll. Couleurs.

Les canards en plastique ne meurent jamais, roman, Ed. Averbode, 2005. Coll. 7 en Poche.

En outre, Évelyne Wilwerth collabore aux anthologies poétiques de Jacques Charpentreau et aux revues *Bonjour*, *Tremplin*, et *Dauphin*, éditions Averbode.

Théâtre :

- *Hortense, ta pétillance*, création à Bruxelles, 1980.
- *Pulchérie et Poulchérie*, création à Charleroi, 1982.
- *Gil et Giroflée*, création à Bruxelles, 1983, trad. en néerlandais par Erwin Snauwaert.
- *Souriez, vous vieillissez!*, Memory Press, Erezée, 2007.
- *Embrasser la vie sur la bouche*, Luce Wilquin, Avin, 2001.

Nouvelles :

- *Grenat*, sorte de bande dessinée en coll. Avec Manu Van de Velde, Bruxelles, André De Rache, 1982.
- Une série de nouvelles diffusées à la R. T. B. F. Et Radio Canada.
- *Histoires très fausses*, Paris, Chambelland, 1985, rééd. Charlieu, La Bartavelle, 1995.

Pièces radiophoniques :

- *Sous-sol à louer*, création à la R. T. B. F., 1984, diffusion à Radio Canada, 1985.
- *Elle porte une robe cerise*, création à la R. T. B. F., 1986.

Essais :

- *Les femmes dans les livres scolaires*, Bruxelles, Mardaga, 1985.
- *Visages de la littérature féminine*, Bruxelles, Mardaga, 1987, prix Fondation Charles Plisnier 1988.
- *Nell Doff*, biographie, Bruxelles, Le pré aux Sources, éd. Bernard Gilson, 1992, trad. En néerlandais par Guy Vandeputte, Anvers-Amsterdam, Manteau, 1992, et en anglais par Renée Linkhorn, New-York, Peter Lang, 1997.
- *Nell Doff 1858-1942*, catalogue d'exposition, en français et en néerlandais, Bruxelles, Bibliothèque royale, 1992.

Roman :

- *Canal océan*, Avin, Luce Wilquin éditrice, 1997.
- *La vie cappuccino*, Luce Wilquin, Avin, 1999.
- *Quai des mystères*, Memor, Bruxelles, 2003. Coll. Couleurs.
- *Je m'appelle Rhubarbe*, Memor, Bruxelles, 2004, coll. Transparences.
- *Un Viking en smoking*, Ed. Averbode, 2005, coll. récits-express.
- *Trop moche pour toi*, roman pour ados, Ed. Mijade, Namur, 2007; coll. Memor.

Contes :

- *Pieds nus dans la lumière*, Memor, coll. Couleurs, Bruxelles, 2003.

Traduction :

- *L'invention de la tendresse*, ensemble poétique de Willem M. Roggeman, traduit du néerlandais en français par Évelyne Wilwerth, Marseille, Autres Temps, 1997.
- *Erostrate*, textes poétiques de Willem M. Roggeman traduits du néerlandais en français, Autres Temps, Marseille, 2000.

Texte et analyse

Le mimosa

Coralie parcourut la maison. Les murs se recroquevillèrent. Parfois ils toussotaient, en cachette. Elle comprit soudain qu'il y avait urgence.

*Coralie renversa la nuque, sachant qu'une intuition dévalerait le ciel.
— Jaune... le jaune... oh oui...*

Alors elle rassembla de multiples pots de couleur. Cette couleur qu'elle avait toujours rejetée ! Et elle se mit à badigeonner les plafonds, portes, meubles, châssis, vitres. La lumière ressuscita. Coralie s'amusa de plus en plus, excitée, euphorique. Et jonglait avec les jaunes : citron, or, canari, paille. Les murs se bombèrent peu à peu, détendus, heureux. Bientôt la maison allait chanter. Le quartier, lui, grommelait : « Pathologique, pathologique ».

— Et ce mimosa qui germe dans ma tête...

D'ailleurs le parfum gambadait déjà à travers les pièces. Coralie ne jetait plus que de rares coups d'œil à l'extérieur. Elle constata simplement que les ciels fonçaient, éalisaient le violet. Elle s'empressa de teindre ses vêtements. Elle jaunait ses cheveux, ses lèvres, ses cils. Tandis que le quartier bégayait, nuit et jour : « Pathologique, pathologique ».

— Et ce mimosa qui éclôt dans ma tête...

La lumière bondissait, endiablée, exubérante. Maison geyser. Maison soleil. Maison délire.

Un matin, Coralie dut sortir. Le spectacle la figea : tout avait été rasé, immeubles, monuments, églises. Le vide. Un immense terrain vague, blessé, hérissé de quelques pans de murs. Des lambeaux de papier peint geignaient, absurdes. Décombres jusqu'à l'horizon, sous le ciel violet.

Coralie n'hésita pas, bien que ce travail serait de longue haleine. Elle planta des centaines, des milliers de tournesols dans la ville anéantie. Ils poussèrent vite. Adultes, ils se mirent à onduler et entamèrent un refrain. Et le chœur des tournesols recouvrit bientôt la métropole : « Pathologique, pathologique, pathologique ».

Coralie haussa les épaules et rejoignit sa maison de lumière. Elle avait très faim.

(Histoires très fausses, pp. 11-12)

Le contexte

Au fil de son œuvre, Évelyne Wilwerth ne manque pas d'opposer le monde grisâtre et réducteur du quotidien à celui de son imaginaire, étincelant et superbe. Dans les *Histoires très fausses*, qui sont, tout au contraire, la chronique très authentique de son univers intime, l'écrivain révèle pleinement son existence duale et souligne la prééminence du rêve. Sans avoir l'air d'engager le combat, elle ouvre les yeux du lecteur sur les mille et un pièges de l'uniformisation et de l'abrutissement social. Libres chaque fois qu'ils rompent avec les contraintes du «paraître» et de la bienséance, les personnages d'Évelyne Wilwerth accomplissent une sorte de révolution jubilatoire qui les place en situation de rupture par rapport à leur propre histoire.

La conduite du récit

Les couleurs et les métamorphoses

L'inventaire des champs lexicaux invite irrésistiblement le lecteur à s'initier aux espaces du jeu et de la couleur sur lesquels s'articule tout le texte. Pour passer insensiblement du récit poétique au conte philosophique, Évelyne Wilwerth accorde tout d'abord sa palette aux teintes de son inspiration – jaune, citron, or, canari, paille. Déjà, on peut s'interroger sur la valeur sémantique de mots auxquels l'auteur semble attacher une connotation intuitive – badigeonner, foncer, élire... Évelyne Wilwerth fixe sa créature (Coralie), dans une sorte d'atelier imaginaire où le choix des couleurs et celui du grimage confortent le personnage dans la nécessité de se prêter à l'initiation et aux métamorphoses. Multipliant les

personnifications *les murs se recroquevillaient... toussotaient; les ciels fonçaient, élisaien... , Les murs se bombèrent peu à peu, détendus, heureux... La lumière bondissait, endiablée, exubérante, le parfum gambadait... Le quartier bégayait*, l'auteur exacerbe en même temps les leviers sensoriels et exubérants qui ne demandaient qu'à s'affirmer.

L'hyperbole, l'absurde et la jubilation

Par la magie de l'hyperbole *des centaines, des milliers de tournesols...* et de l'effet de transfiguration, la palette initiale devient une maison et la maison, une sorte de lieu-dit de l'imaginaire qui entre en rébellion contre la grisaille du quartier. En célébrant l'ivresse d'une demeure rendue à ses «saveurs» initiales, l'auteur recourt à la métaphore pour assurer ses effets : *Et ce mimosa qui germe dans ma tête...* Le «coup de folie» de la fable est accrédité par la force de l'allégorie ... *sachant qu'une intuition dévalerait le ciel*. La *Maison soleil*. *Maison délire* fait le vide autour d'elle. Comme après un bombardement, Coralie prend conscience de l'inanité et de la précarité du monde. L'anaphore *Et ce mimosa qui...* , et les énumérations *citron, or, canari, paille... ses cheveux, ses lèvres, ses cils... porte, meubles, châssis, vitres*, attestent l'intensité d'un récit qui porte en réalité sur une gigantesque transfiguration.

La valeur objective de la folie...

Tout en exécutant une sorte de danse frénétique où l'on retrouve la primauté et la sensualité des origines, Évelyne Wilwerth fait reculer la valeur objective du quartier, et par un effet métonymique, le confort des valeurs morales et matérielles de ses habitants. Elle a fréquemment recours à de nouvelles personnifications : *Adultes, ils* (les tournesols) *se mirent à onduler et entamèrent un refrain* pour mieux épouser l'itinéraire de ses métamorphoses. Axée sur une antithèse entre la fécondité, associée à la couleur jaune et la grisaille du quotidien, sous un ciel violet, dont la composante rouge n'est pas étrangère à la violence des oppositions, le conte *Le mimosa* aboutit, comme très souvent dans l'œuvre d'Évelyne Wilwerth, à une homonymie cachée *Elle avait très faim* dans laquelle on

peut voir l'âpreté d'une démarche créatrice vouée au maquis et à la démesure.

Choix d'extraits

Hortense, la vestiairiste, fait l'inventaire des vêtements qu'on lui a confiés. Peu à peu, elle amorçe, à travers ces fantômes, la (re) construction d'un univers intérieur particulièrement animé.

Geste de pétrir la tarte.

Quelle vertu calmante. Encore mieux que le yoga... Malades du monde entier, faites de la pâte à tarte! Ca resitue, ça remet en place. Ah!, les parfums, les rubans dorés, doux, ondoyants, sensuels...

Tout à coup, elle s'accoude à la planche comme à un comptoir de bar. Elle a changé son foulard. Elle frappe sur cette planche. Prend une pose un peu provocante.

Garçon s'il-vous-plaît, un café. Ou plutôt non, un thé slave...

Première définition du café-théâtre : endroit où l'on boit. J'applique. Pendant qu'eux là à côté, essaient d'avaler son bla-bla... Thé-théâtre. Thé-slave, slave, slave.

Elle module le mot, comme rythmes slaves, mélancoliques.

Chassons cette ombre de mélancolie. Slave bien, slava bien, Monsieur.

Hortense, ta pétillance.

Allons un peu promener. Voir ce qu'ils fabriquent, là, entre eux.

Elle se dirige vers les porte-manteaux.

Ca y est. Je l'avais prévu. Le 18, l'imperméable rouge drague. Drague le 19, le long gilet vert mousse. Ah! Ces bonnes femmes libérées.

Encore une charge en plus, la drague. On n'improvise pas l'art de la drague, Mesdames. Cet art subtil, mêlé de doigté, d'audace, de flair, de créativité... en un mot, de virilité.

(Ironie) Elle parle à la place de l'imperméable rouge.

«J'adore cette nuance verte de votre tricot. Exactement assortie à vos yeux...»

Commentaires d'Hortense.

«Quelle conne. On ne peut pas dire qu'elle renouvelle le répertoire masculin. Mais... le 19... il paraît tout intimidé, perd toute contenance... quel con».

Tiens, le metteur en scène qui passe, de cour à jardin. Il s'appelle Arthur. Il trimbale une assez belle gueule. Il porte un pull bleu aujourd'hui, évidemment assorti à ses yeux.

Elle rêve, on sent que le type lui plaît.

Il est passé, il m'a fait un vague signe seulement, quelle présence. Autre chose qu'Armand... Mais, quand il fera noir, ce chapitre.

Elle est en suspens. Renifle un peu.

C'est à croire que je ne suis pas seule, qu'on me regarde.

Regard panoramique. S'arrête à la caisse.

Ah, la grosse, là dans son coin. Tapie. Faisant semblant de dormir. Ses parois aveugles cachent quelque part des yeux minuscules de souris, de chauve-souris.

Hortense, as-tu la conscience tranquille? Pas l'ombre d'une ombre de culpabilité? Cette sale grosse bête qui me fait tout à coup un peu peur...

Elle marche, passe entre les porte-manteaux. On sent qu'elle est dans son domaine, comme dans un jardin aux allées connues. Elle s'étire, regarde ses pieds, les remue. Enlève une chaussure. La considère, accoudée à la planche. Enlève l'autre, les a chacune dans une main. Se sert d'elles comme des marionnettes, apparaissant derrière la planche. Elle les fait parler. (Accent belge?)

— *Tiens, voilà Célimène.*

— *Tiens, voilà Hermione.*

— *Comment vas-tu ?*

— *Oh, mes genoux, ça recommence.*

— *Oh, mon dos, ça recommence.*

Hortense chantonne le début d'une ballade sur les rhumatismes.

— *Tiens, j'ai rencontré hier la nouvelle de l'immeuble. Il paraît que c'est une comédienne. Elle marchait avec deux types barbus...*

Le reste se perd en chuchotements de commères. Les marionnettes se quittent.

— *Pas intéressante, la Célimène.*

— *Pas intéressante, l'Hermione.*

Elle coiffe deux porte-manteaux de ses chaussures.

Vous voilà enfin complets, des pieds à la tête, mes petits dragueurs. Mes chers épouvantails. Prenez votre pied, maintenant. Et pas besoin de mettre des gants...

Oh... les gants. Ce que j'aime ça. Déjà, chez ma grand-mère... Cette grande boîte rose bonbon... Ces tissus souples, doux, parfumés... appelant le raffinement, le luxe, les grands restaurants, les voyages, les folles amours... Tout est dans le gant.

(Hortense ta pétillance)

Entre un homme âgé qui meurt et une petite fille qui se met à vivre, n'y a-t-il pas un rendez-vous important, la naissance d'une complicité à ne pas manquer? L'enfance n'est-elle pas à mi-chemin entre les deux hémisphères d'une même conscience?

Acajou a attendu trois jours avant de retourner aux Fuchsias. Elle franchit à nouveau les deux portes, fait une grimace en pénétrant dans l'air confiné. Une dame fond sur elle.

— *Qui es-tu, toi?*

— *Acajou. L'arrière-petite-fille de Barnabé.*

— *Suis-moi.*

«Entrée ratée» se dit Acajou, qui obéit à la dame un peu grasse. Le petit bureau donne sur le jardin.

— *Tu comptes venir en général avec tes parents?*

Acajou ne répond pas immédiatement. Elle fixe les rides entre les sourcils.

— *Non. Je préfère venir seule. Je veux mieux connaître Barnabé.*

— *Tu as quel âge?*

— *Huit ans et demi.*

Pourquoi la dame incline-t-elle toujours la tête vers la gauche? Pourquoi parle-t-elle si bas? Pourquoi prend-elle cet air gêné?

— *Mais tu sais que ton arrière-grand-père est malade?*

— *Bien sûr.*

La dame l'énerve. Acajou a envie d'en finir :

— *Il a la maladie d'Alzheimer.*

La dame semble étonnée.

— *C'est exact. Mais connais-tu...*

— Ce sont des cellules du cerveau qui meurent peu à peu. Comme des lumières qui s'éteignent.

Acajou hausse le ton et accélère son débit.

— *Alors ça provoque des pertes de mémoire, des tas de confusions.*

— *Mais qui t'a expliqué cela?*

— *Mon papa.*

— *Ah.*

La dame examine Acajou. Elle fronce les sourcils. Puis elle se lève. Enfin.

— *Encore une chose, A... A...*

— *Acajou.*

— *Si Barnabé te dit par exemple que c'est la nuit alors qu'on est le jour, qu'est-ce que tu feras?*

— *Je parlerai de la nuit, évidemment!*

Ouf. La dame la lâche enfin. «Examen réussi» pense Acajou en balançant sa petite queue au sommet de la tête.

Acajou parcourt le long couloir. Elle marche vite. Une seule envie, un seul désir : revoir Barnabé. Dans la chambre 23, personne. Fauteuil vide. Lit vide. Acajou emprunte un autre long couloir. Soudain elle l'aperçoit, Barnabé. Il marche en oscillant et semble hagard. Acajou vient à sa rencontre, à pas lents.

— *Barnabé, Barnabé.*

Regard perdu, angoissé. Barnabé cherche ses mots.

— *Je... je suis poursuivi. On a voulu... me scalper.*

Acajou le prend doucement par la main.

— *Viens. On va aller dans ta chambre.*

— *Quelle chambre?*

Acajou sourit. Barnabé a dû entrer dans différentes chambres et perturber certaines personnes... Chambre 23. Acajou installe Barnabé dans le fauteuil en simili-cuir. Mais Barnabé est toujours agité. Il a du mal à rester assis. Acajou réfléchit. Elle doit réussir à le calmer, à tout prix. Alors elle éteint la télé du résident qui partage la même chambre, ferme la porte. Puis s'agenouille devant Barnabé. Hésite. Lui parle avec beaucoup de douceur.

— *Il n'y a plus de danger maintenant. Tu n'es plus poursuivi. Les mots n'ont pas l'air d'atteindre Barnabé. Le regard non plus. Acajou hésite encore. Puis elle lui prend une main. La lisse, la caresse. Puis l'autre main. Elle les joint, elle les lisse longuement. Elle chantonne. Alors le regard bleu s'arrime aux mains, puis aux yeux d'Acajou. Enfin. Plus un mot. Rien que les mains qui apprennent à se connaître. Elles sont tièdes, de plus en plus douces et souples. Les quatre mains entament une danse, lente et belle.*

Soudain Barnabé éternue. Il lâche une main, l'enfouit dans la poche de son pantalon.

— Tu as un mouchoir, Barnabé?

Barnabé se concentre. La main réapparaît avec... une chaussette. Acajou a envie d'éclater de rire. Mais elle doit plutôt entrer dans le mental de Barnabé. La chaussette est là, sur ses genoux. Acajou déniche un mouchoir propre dans l'armoire. Elle le lui tend. Alors Barnabé a un sourire merveilleux en désignant la fameuse chaussette.

— Elle a échappé aux dangers, dit-il distinctement.

— Oui. Elle a heureusement échappé à tous les dangers.

Mais on frappe à la porte. Énergiquement. Acajou va ouvrir. Dans l'encadrement, une vieille tout échevelée. Elle pleurniche :

— On m'a volé mon peigne. On m'a volé mon peigne!

Elle renifle bruyamment. Puis elle retrousse sa robe jusqu'au haut des cuisses. Acajou découvre un lange. La vieille le relève, en tortillant des hanches. Puis elle disparaît.

Acajou et Barnabé se regardent, échangent un sourire. Leurs yeux pétillent.

«Drôle de maison, drôle de maison» songe Acajou.

Ce jour-là, quand Acajou quitte les Fuchsias, elle s'immobilise sur le trottoir, ferme les yeux. Hume l'air, profondément. Ses narines frémissent de plaisir.

Elle ignorait que l'air pouvait offrir une telle volupté.

(Canal océan)

Blaise et Capucine attendent devant le public, sous un immense auvent en forme de parapluie... Le temps qu'il fait et leur environnement direct vont les unir et les opposer tout à la fois. L'image virtuelle du couple se précise.

Capucine et Blaise attendent, debout, devant le public, sous un immense auvent en forme de parapluie. Ils tiennent tous les deux quelque chose d'invisible dans les bras. On devine peu à peu qu'il s'agit d'animaux. Silence. Gestes plus précis des caresses. On devine que lui porte un chat et elle un lapin. On devine enfin qu'ils attendent tous deux

un moyen de locomotion : ils regardent à leur droite. Blaise pose le chat à terre. Le chat est attiré immédiatement par le lapin. Celui-ci a peur. Blaise le reprend. Les deux personnages se regardent. Capucine rit.

C : Elle est belle, hein ?

B : Mais... il n'est pas mal non plus.

C : Toute noire...

B : Tout blanc... (ironique)

C : J'ai remplacé mon mari par un lapin.

B : Ha. (demi-sourire, s'éloigne d'un pas)

C : Vous attendez un taxi, n'est-ce pas ?

B : Vous êtes très perspicace, madame.

(C l'examine de la tête aux pieds et sourit. Un silence. Le lapin a encore peur)

C : Je devine aussi que vous vous rendez chez le vétérinaire parce qu'Aubergine...

B : Parce que vous savez que... (sursaute légèrement)

C : Une tête de station ! Ca s'appelle une tête de station ! Et pas l'ombre d'un taxi !

B : La dame va s'énerver... (ironie)

C : Oui, il faut s'énerver de temps en temps. Ca réactive le sang. Et puis j'ai quelque part une ascendance italienne.

B : Où ça, dis-moi ? (Il la regarde)

C : Vous, vous m'agacez, avec votre trop longue écharpe.

(Elle embrasse le lapin)

C : Mon petit amour, n'aie pas peur. Elle n'est pas méchante, la bestiole, là...

B : La chatte, s'il te plaît.

C : Oui, la chatte noire. Elle n'a même pas une toute petite tache blanche quelque part ?

B : Non, j'aime les choses nettes.

C : (après un silence) Vous savez qu'il est malade ?

B : Qui ?

C : Mais Phlox voyons. Mon amour aux longues oreilles. Il ne mange presque plus, le chéri. Même pas quelques petites racines.

(La chatte est à nouveau attirée par le lapin. B. ricane, plutôt qu'il ne rit)

B : Aubergine, cesse un peu de draguer ce lapin. Elle est mal élevée, ma gonzesse.

C : C'est une fleur sauvage...

(Ils regardent encore, et ensemble, à leur droite. B. regarde en face de lui)

B : Regarde, Aubergine, tous ces cons qui se bousculent, là, sur le trottoir...

Ca va bientôt faire de la mélasse... ils sont presque à point... presque assez mous. Le boulevard va se transformer en glu. Oh, le beau mot. Imagine, Aubergine, quelle purée ça ferait : de la glu et de la mélasse.

(B. ricane, en tenant sa chatte très serrée. C. le regarde, impressionnée)

C : Vous êtes dur... Ca sent le chrysanthème, ce que vous dites.

B : La mélasse... ah, ah. Et nous deux, Aubergine, tu crois qu'on est cons ou qu'on est beaux, ici, sous... sous cette carcasse ?

C : Carcasse ? Ce sont les tout nouveaux auvents de la ville. J'admets qu'ils sont bizarres. Mais en fait, moi, ils m'amuse. Ces espèces de parapluies...

(elle lève la tête)

C : Oh, je crois qu'il va pleuvoir. On se demande si... si c'est bien un abri. On ne distingue pas la matière entre les baleines, tellement c'est transparent.

B : C'est bien ce que je dis : une carcasse.

C : Ces baleines sont glacées... Mon petit Phlox, tu as froid, n'est-ce pas ? Et ces taxis, c'est pas croyable !

B : (ton prophétique) Les taxis vont clamser lentement... Ils ont déjà du mal à circuler parce que la mollesse les a déjà atteints.

C : Vous sentez le chrysanthème...

B : Tu l'as déjà dit, madame Phlox. Tu commences à radoter. (B. Dépose doucement la chatte à terre. Il l'observe attentivement)

C : il n'y a pas que du chrysanthème en vous. Il y a d'autres fleurs qui se cachent. Quand je vous vois déposer votre chatte avec... avec une telle douceur...

B : (sèchement) Elle a fait une chute. Ce n'est qu'un vertèbre sans doute. Ce n'est rien.

C : Elle reste près de vous. Vous n'avez même pas besoin de la tenir par une laisse.

B : Fff... (il souffle comme un chat. C. rit)

C : Vous êtes marrant quand vous soufflez... exactement comme un chat.

B : Et toi, avec tes narines qui bougeotent de temps en temps comme...

(C. Étonnée, presque vexée, puis amusée. Elle finit par rire)

C : Tu entends, Phlox? On se ressemble, mon chéri! On a les mêmes petits tics!

(Elle l'embrasse, le dorlote)

C : En fait, vous m'amusez, vous... au fond, comment vous appelez-vous, si je peux le demander?

B : Tu le sais... tu le sais très bien (il ricane)

C : Est-ce que ce n'est pas Blaise, ou quelque chose comme ça?

B : Si. Ces foutus vieux que j'ai balancés depuis belle lurette m'ont choisi ce prénom pas courant et très chic.

C : Blaise... comme la terre glaise... Il y a quelque chose de geignard et d'impitoyable à la fois dans votre prénom.

B : Impitoyable surtout.

C : Oh, ces flics. Encore. Ca n'arrête pas.

B : Et cette mélasse. Et cette carcasse! (Il se secoue tout à coup)

Confiture dégueulasse, dégueulasse. (Il sort de l'auvent, se met à danser, s'empare de l'espace. Il chantonne encore Dégueulasse. C. S'étonne, le regarde à travers les baleines : il danse bien. Mais il garde toujours quelque chose de menaçant. Il finit par se planter derrière les baleines).

B : Je déteste la confiture (très théâtral) et je sais que tu en raffoles.

C : Blaise, il me semble que le temps s'adoucit. Je... je trouve que la foule avance moins vite. Ca sent la fleur fanée.

(B. A retrouvé Aubergine. Il la caresse)

B : Ca sent peut-être la fleur fanée.

(Il regarde devant lui. Tous deux caressent leur animal. Un silence. C. Regarde à droite)

C : Oh! Un taxi. Ce n'est pas vrai... il est libre et il passe, il est passé...

B : Déconfiture.

C : Oh, mon petit lapin. Ca ne va pas aujourd'hui. Et pourtant... il faut absolument voir ton vétérinaire. Ce matin, mon filtre à café s'est troué. J'ai deviné que la journée serait...

B : Trouée.

C : Ca ne vous arrive pas, vous, d'avoir ces pensées à partir d'un tout petit fait matériel ?

(B. A enveloppé sa chatte dans son écharpe)

C : Vous ne répondez pas à certaines de mes questions.

B : Je vous raconterai une histoire, tout à l'heure (mystérieux) (il va faire le tour, très lentement, de l'auvent, s'arrêtant à chaque baleine et fixant C. Impression qu'il la piège)

B : Pourquoi portes-tu ces fleurs sur ta pelure ? Ca fait une heure qu'elles sont en trop.

C : Je ne réponds pas à certaines de vos questions.

B : Pourquoi ces fleurs de serre, ces fleurs de serre. Dis-moi pourquoi, Capucine !

(C. Sursaute, se reprend et crie)

C : Parce que Capucine les aime !

(C. Est enfin sortie de l'auvent pour crier ceci. Elle va s'emparer de l'espace)

C : Elle est née là-dedans, Capucine !

(Un silence)

Oh, quand je me lève, au petit matin pour aller à la criée, quand je sors dans la rue silencieuse... c'est un peu le sommeil qui se prolonge... Et puis soudain, à chaque fois, c'est le choc : l'odeur végétale me saute au visage, me pénètre partout ! Et alors seulement les couleurs, et cette débauche de fleurs, sur tous ces grands chariots roulants. Et le jeu excitant quand je pousse sur les petits boutons. Cette... cette cérémonie des fleurs à la fin de la nuit... Et après je rentre chez moi, dans la voiture débordante de bouquets. Ce que ça embaume ! Je prolonge même le trajet pour mieux savourer. Ca, c'est mon bonheur du petit matin...

(Gil et Giroflée)

Tout se déroule à l'intérieur d'une roulotte et dans un espace voisin (à côté ou devant) : un morceau de terrain vague. Différents tableaux rappellent des numéros de cirque. Chicorée et Coryphée sont deux « anciens »...

(Un rond de lumière : Coryphée répare sa grosse chaussure avec un marteau

= un flash

noir

un rond de lumière : Chicorée vernit les ongles de ses pieds

= un flash, puis commence à parler)

Chicorée La beauté commence par les pieds! La beauté est argentée comme ce vernis que j'ai acheté dans une grande surface. Tout le malheur des hommes vient de ce qu'ils ont oublié leurs pieds. Or le monde repose sur la santé de nos orteils. Donc les hommes perdent pied dans les grandes surfaces du monde moderne. Et la plante... la plante des pieds : on ne l'arrose plus! Alors ça crève par le bas, l'humanité... Mais les plantes, c'est pour Coryphée. C'est son rayon. Ah, ça m'excite, ces ongles argentés... Dix pierres précieuses qui flambent la nuit, toutes les nuits, dans l'alcool de la nuit, dans cette salope de nuit qui colle à la peau. Coryphée... quel nom on lui a foutu! Moi, c'est quand même plus portable, plus passe-partout, et puis c'est joli : « Chicorée ». C'est même littéraire! Chapitre 1 : Chicorée coula un regard vers la fenêtre. Le jour blême grelottait entre l'aéroport et le Novotel... » C'est cette roulotte qui grelotte ! Calamité ! Misère incolore ! Il faut réchauffer tout ça !

(Il se met à bouger, à danser. Noir)

(Coryphée répare sa chaussure)

Coryphée Je me demande où est passé Auguste... Ca m'inquiète. Et crier ne sert à rien. Ca fait plus d'une semaine pourtant qu'on vit ensemble. Auguste... il est si discret, si compréhensif...

(Il se lève, cherche sur les murs etc)

Quelque chose lui a fait peur, peut-être. Pas Chicorée, quand même, il le connaît. D'habitude, Auguste m'attend de ce côté-ci. Un moustique a la réputation d'être fidèle... Oh, Auguste, t'as quand même pas été te perdre dans le bordel de Chicorée?

Chicorée, quel nom alors!

(Il regarde par la fenêtre)

Un terrain vague... Ca dit bien ce que ça veut dire. Un terrain mou, qui croupit entre le Novotel et l'aéroport... Avec deux arbustes rabougris et une herbe boutonneuse. Merde! Et moi qui rêve d'arbres, de vrais arbres, durs, forts, tellement forts que ça cogne dans l'estomac parce que c'est beau...

(Il se tourne vers ses plantes)

Salope de plante... Mais oui, toi! T'es toujours à la traîne. Tu décolles pas. Tu vas te décider, hein, canaille? Sinon j'te jure que tu vas attraper un de ces sorts...

(Coryphée s'endort, noir; musique. Il se réveille, prépare son petit déjeuner avec soin et amour)

Coryphée C'est drôle, la roulotte a un parfum de chocolat tous les matins... Et pourtant il n'y a pas de chocolat. Ca doit être le fumet de la nuit... ou le café de la même couleur. Ah, le café! La jouissance du matin!

Pendant que ça grisaille, là dehors... pendant que le jour prend la couleur des autoroutes. Le café, c'est le premier coup de pioche dans la journée... premier coup de pioche dans le silence, hein, Coryphée...

(Entrée fracassante de Chicorée : en tenue de travesti, ébouriffé, un peu ivre, sot, déconnant, extravagant)

Chicorée Salut! Salut, messieurs dames! Et que la fête continue! Olé! Coryphée Espèce de trouble-fête.

T'as ton maquillage qui coule.

Chicorée Coule! Ah, que le champagne coule, encore! Partout du champagne! On va danser à se défoncer!

Coryphée T'as travaillé cette nuit, Chicorée?

Chicorée Oui! J'ai pas arrêté...

Coryphée Oui, je vois. T'as pas travaillé. Tu veux du café?

Évelyne WILWERTH - 29

Chicorée *T'as rien d'autre à m'offrir, non ?*

Tiens, salut, Coryphée. J't'avais pas vu.

(Il se calme) *Comment vas-tu ?*

Coryphée *J'ai fait des rêves vert pistache... tu sais, la couleur des vieux carrousel.*

Chicorée *Tu me caches quelque chose.*

Coryphée *Bin... Auguste a disparu depuis hier soir.*

Chicorée *Oh le vilain. Tu as bien cherché ?*

Coryphée *Oui.*

(*La roulotte mauve*)



j'éclate dans le cérémonial de l'instant

*fusain d'une aisselle
pêche intime des nuques*

*je rince mon cerveau trois fois par jour
je me déboutonne
me débètonne
bref, j'ouvre à fond ma fermeture-éclair
en somme, décrassée, détartrée
et plus de passages à niveaux*

*sexualité aoûtienne, aux paniers débordants
à la hanche vermeille*

je tiens moi-même la laine de mon corps

tu m'extrais

raser de plus près encore l'art de vivre

*le long de nos cheveux torrentiels
cactus de deux ou trois habitudes, très conscientes
et langue rêche, à ras de la sensation
à ras bord*

*sauge du silence
bronze poli de ton dos,
sabayon de lumière
et piétinées, les chaussettes bien pensantes*

*farouche campagne
aux jupes épaisses
aux aisselles laiteuses*

*jamais
je ne me dénoyauterai*

*je te suce
je te prodigue
tu*

*et je baptise tous mes ongles
et je roule la cigarette de l'imagination*

douceur très vaginale de la coulée du temps

*de plus en plus mangeuse d'écorces
de plus en plus amoureuse au milieu de l'éclatement de
mes valises*

(Le cerfeuil émeraude)

*et la mort
embouchure simple*

Évelyne WILWERTH - 31

si simple

il fait blond

j'écoute le soleil t'aimer

*sourcière de moi-même
patiente puisatière*

tout, sauf un sentiment bègue et poussif

*apprendre à aimer même le distributeur automatique?
Non : plutôt les phalanges qui le têtent
bizarres mamelles modernes
tétions disco et polyester
pourtant la beauté crépusculaire de quelques Chicago*

*nuits tachetées quand même d'inquiétude
car le cerfeuil de plus en plus miné
dans cette terre de plus en plus desséchée par le coca des autoroutes
les gangréneux media
et l'asthmatique enseignement
oui, je tremble, comme l'herbe miette
devant la sotte bombance des caddies
ventre occidental moribond
suspens? Non : gadgets et immondices*

(Et les longs cils des gosses — j'ai mal)

alors, souçons-le de tendresse, le cerfeuil

(Le cerfeuil émeraude)

*L'idée jaillit,
dans un coin
de ce restaurant de Bourgogne.
À l'instant où le soleil
quitta la nappe,
elle décida
de passer à l'action.
Ses longs doigts saisirent
un petit pois
et le glissèrent
dans le pot de moutarde.
Ils l'y enfouirent.
Ce fut le point culminant
de son voyage.*

(Neiges de boule)

*Elle s'assit avec lenteur,
au milieu de sa jupe volatile.
Puis elle pencha la tête.
Et reconnut soudain,
près du genou droit,
son propre visage,
né des plis du vêtement.
« Aux confins de moi-même ! »
Cria-t-elle joyeusement
à son cheval.*

(Neiges de boule)

Neel Doff a tout pour étonner : sa trajectoire, son cheminement créatif, son œuvre... Sa vie est un vrai roman populaire et réclame une exégèse scientifique... écrite comme un roman.

Retrouvons Neel et Fernand le long d'un boulevard bruxellois, en train d'échanger mille choses, dans un climat de compréhension, de respect réciproque. Le courant passe parfaitement depuis des mois. Un jour, Fernand lui livre un des événements les plus douloureux qu'il ait vécu : la mort de son frère Paul. Presque un frère jumeau, tant ils étaient proches. Ils s'étaient d'ailleurs inscrits le même jour à l'université, en 1877. Paul, en candidature sciences. Lui, Fernand, en candidature philosophie. Paul était un étudiant très assidu, très travailleur. En 1879, il entra en doctorat sciences (tout en commençant la médecine). L'année suivante, ce fut le drame. Le 30 juillet, Paul mourut d'une fièvre scarlatine (contractée dans un hôpital?). Cela se produisit dans son logement d'étudiant, au 45, rue de Naples à Ixelles. Une rue dont on reparlera...

— C'est arrivé à six heures du soir. Paul avait vingt et un ans... J'ai cru devenir fou. Pendant des mois, j'ai erré dans les rues, obsédé par cette mort. Je parlais tout seul. Mes copains ont fini par me fuir. Je me suis alors inscrit en médecine.

En 1882-1883, Fernand suit les cours de médecine et de sciences. C'est sa sixième année passée à l'ULB. Du moins dans les registres. Après la philo, il tâta du droit. Puis s'orienta vers les sciences. Avant de cumuler candi médecine, candi sciences jusqu'en 1884-1885. En tout, huit années consécutives. Et toujours en candi ! Fernand n'évoquerait-il pas un peu le fils à papa ? Une chose est évidente : il connaît la grande aisance financière (grâce à son père) et n'est guère pressé d'exercer un métier. Par contre, il se montre généreux. N'hésite pas à lâcher un billet à un mendiant ou un copain en difficulté. Il est possible, il est probable qu'il ait quelque peu aidé Neel... Ce qui expliquerait l'ascension de la rue Braemt.

Printemps 83. Fernand doit aller à Bruges régler quelques affaires pour son père. Il propose à mademoiselle Doff de l'accompagner. Elle accepte, ravie. D'autant plus qu'elle n'a jamais vu Bruges.

Les affaires sont vite conclues. Reste le séjour à deux, dans la ville romantique. Neel est conquise par la beauté sereine des canaux. « Canaux, je vous aime » songe-t-elle en rêvant à Amsterdam. Est-ce la magie de la ville ? Ou du printemps ? Toujours est-il qu'elle et Fernand

tombent tout à coup dans les bras l'un de l'autre. Mais la nuit qui suit est moins féerique. Fernand se révèle un amant bien maladroit. Il avoue à Neel qu'il n'a jamais connu de femmes. Après un long silence, il lui livre son vrai problème.

— Écoute, Neel... Nous n'aurions pas dû. J'ai tout gâché. La défense de la cause sociale n'est pas compatible avec l'amour d'une femme. Mon père me l'a toujours dit. Il ne faut jamais se laisser piéger dans une histoire sentimentale.

Le lendemain soir, Neel regagne son appartement, rue Braemt. Elle se sent déboussolée. Sur la table de la cuisine, deux verres à liqueur, non lavés. Sa bonne a dû s'amuser avec la femme de ménage. La salle à manger n'a pas été nettoyée, ni les escaliers, alors que cela avait été demandé. Neel se réfugie dans sa chambre à coucher, ôte ses gants, ses chaussures et s'écroule sur le lit. Elle pèse des tonnes. Elle est hideuse. Elle doit puer, comme avant, puisque Fernand l'a repoussée. Pas possible, la vermine doit encore lui coller à la peau. Elle doit être tarée. Toute sa vie, elle restera une souillon. Une fille d'impasse. Et si des lits s'ouvrent à elle, c'est pour son corps. La poupée. Rien d'autre. On ne sort pas des cloaques. Malgré les apparences. Tout est toujours sali ou démoli. Un an d'amitié parfaite avec Fernand... et puis le désastre. Quant au prince blond, il s'accroche à elle. La chasse à la dot n'est guère fructueuse. Mais elle est saturée de son prince. Elle ne peut plus supporter son esprit étriqué, ses préjugés bourgeois dont elle est victime. Mais les renseignements... Elle en a besoin pour vivre!

Déboussolée. C'est vrai qu'elle ne sait plus se situer. Et puis, qui est-elle vraiment? La poupée du prince, la patronne exploitée par ses domestiques, le danger incarné pour Fernand, la fuyarde des impasses. Bref, jamais à sa place. Toujours en porte à faux. Oui, qui est-elle?

L'angoisse la submerge. Que va-t-elle devenir? Elle n'aurait peut-être pas dû quitter les siens. Et ses frères qui commencent à avoir de sérieux ennuis avec la police. Angoisse.

(Neel Doff)

Synthèse

Il y a dans l'œuvre d'Évelyne Wilwerth *une logique de l'imaginaire* que rejoint quasi naturellement, *une logique des figures*. L'écrivain parcourt le monde des métaphores avec l'aisance des routiniers et on en vient à se dire que le réel n'est jamais que sa deuxième patrie. Ce décalage entre l'univers des formes et l'univers des fonds est l'une des clés de l'œuvre. Des *Histoires très fausses* à *Canal océan*, l'identification du code est le plus important. Évelyne Wilwerth a des outils d'écriture qui appartiennent tout à la fois à son «langage de vie» et à son appréhension des choses.

Un accès direct à l'enfance

Dans la pièce *Des crapauds à la crème fraîche*, Évelyne Wilwerth reconnaît son public à partir de huit ans. En réalité, elle s'adresse à la cohérence de l'adulte chez qui le «pouvoir d'enfance» ne serait pas usé. Elle maintient à tout prix le paradoxe qui tend à ne voir dans l'adulte que la vérité de ses origines. Une telle œuvre destinée à tous est inspirée par le respect de l'autre autant que par la reconnaissance de la part la plus authentique de sa personnalité. Les enfants, eux, ne se posent guère toutes ces questions. Ils entrent naturellement dans l'univers que l'écrivain leur offre, pour autant que les schémas adultes et les voies de l'éducation ne les aient pas corrompus. Évelyne Wilwerth semble leur signifier : *Je serai intelligible si vous êtes authentique... Soyez donc authentique et nous nous comprendrons.*

Une marginalité contrôlée

L'œuvre d'essayiste ne s'éloigne guère de ce code initial. Même si la rigueur des sources assure la crédibilité de la recherche, Évelyne Wilwerth n'approche qu'en passionnée, des auteurs qui l'ont émue. Le parcours scientifique qui a mené à l'analyse pertinente de l'œuvre de Neel Doff est

significatif à cet égard. Distante quand la rigueur des sources le réclamait, mais le plus souvent proche de son sujet, jusqu'à s'identifier à lui, l'exégète est remontée jusqu'aux émotions premières, jusqu'aux mobiles secrets qui ont déterminé l'acte, et, par là, l'acte d'écriture. Neel Doff apparaît donc, sous la plume d'Évelyne Wilwerth, plus vivante que le modèle, et peut-être aussi, plus émouvante et plus complice. Une telle démarche ne peut pas faire l'unanimité, mais elle a le mérite d'exhumer des émotions plutôt que des reliques; elle repose aussi sur le respect du lecteur qui entre dans le roman d'une vie et non dans le registre banalisé d'une époque révolue.

Une poétique du quotidien, de l'imperceptible et du dérisoire

Les fleurs et les fruits, les légumes et les plantes, associées aux couleurs et aux parfums du moment gonflent le panier d'un auteur qui se recrée, comme dans *Le cerfeuil émeraude*, un marché, des attentes et des appétits sensoriels. Les objets les plus inattendus trouvent chez elle une seconde vie, un couronnement auquel leur première destination ne les engageait guère. Le sac poubelle, le vieux caban, le parapluie, sont autant de merveilles qui, comme dans *Hortense ta pétillance*, par exemple, deviennent d'authentiques créatures, douées de vie et de sensibilité. Évelyne Wilwerth transfigure, manipule, débauche, contrarie les destins, anime les matières inertes, rehausse la condition des objets les plus déshérités, sublime les mots communs, et s'invente un univers où l'insignifiant prend les enseignes du pouvoir.

Un parfum d'impertinence, une odeur de provocation

Comme sortie du Directoire où règnent les merveilleuses et les incroyables, Évelyne Wilwerth jette un regard amusé sur une époque où les valeurs sont inversées (de là peut-être l'émergence, dans son œuvre, des objets méprisés). Jouant volontiers avec une élégance affectée où les robes et les couleurs s'inventent leur propre mode, l'écrivain se compose une personnalité d'âme et de matières confondues. En clamant la réalité de ses choix, elle se fait en même temps l'exécutrice d'une «culture

bourgeoise» fondée sur le profit, le rang et la complaisance. Fidèle à elle-même, Évelyne Wilwerth tente d'amarrer son univers d'images à celui des marchands, en n'ignorant rien des règles qui les régissent et en s'appuyant sur le premier pour anémier le second.

La douceur et la violence confondues

L'amour est la ligne directrice d'un tel parcours, mais un amour aux têtes multiples et aux accents universels. L'analyse du couple *Gil et Giroflée* révèle que la tendresse peut être aussi une redoutable machine de guerre et que rien n'existe entre un homme et une femme si la relation n'est pas confortée par l'imaginaire de chacun. Par ailleurs, dans *Canal océan*, on s'aperçoit que l'amour est une lecture plurielle fondée sur une enfance polychrome, éblouissante et irremplaçable.

L'esprit de Cocteau et de Vian

Évelyne Wilwerth s'inscrit tout naturellement, entre provocation séduction et crispation, dans la foulée d'un Cocteau ou d'un Vian, qui multipliaient les visages et s'ingéniaient à brouiller les pistes. Toujours sur le fil du rasoir, son œuvre balance continuellement entre l'acte poétique et l'acte de vie, entre l'écriture ludique et la pirouette grave, entre désordre et cohérence. Presque exclusivement sensorielle, elle produit des figures évanescentes et charnelles à la fois, qui se rapprochent ou se déchirent dans le même élan. L'enfance est la terre d'origine d'une telle efflorescence. Tout part d'elle, la liesse, le chagrin, l'amour, la colère et même la mort qui, dans *Canal océan* apparaît, comme chez Cocteau, dans la face naturelle et secrète d'un même miroir. Une œuvre à vivre sous la dictée, dans un entrechat de mots sapides, d'oxymores et de chiasmes significatifs, une œuvre de sens et de sensibilité vive.

Michel JOIRET